



JULIA BARTHELEMY LA DIVINE

PORTAIT D'UNE COMÉDIENNE À LA BELLE-ÉPOQUE

EXPOSITION DU SAMEDI 21 MAI AU DIMANCHE 17 JUILLET 2016

MUSÉE LAMBINET - 54, BOULEVARD DE LA REINE - ENTRÉE LIBRE

OUVERT TOUS LES JOURS DE 14H À 18H SAUF LES VENDREDIS ET JOURS FÉRIÉS



VERSAILLES

VERSAILLES.FR



Julia Bartet, « la divine »

Recevoir dans les collections du Musée Lambinet l'important fonds issu de la succession de Julia Bartet n'avait rien d'évident a priori. Son testament était clair : elle le léguait au Musée des Arts Décoratifs avant de revenir sur ce point par un codicille affirmant qu'elle souhaitait l'y voir, au Musée Carnavalet ou au Musée des Arts Décoratifs, dans une vitrine avec des objets lui ayant appartenu et un de ses portraits. On doit son entrée dans les collections à sa deuxième légataire universelle, Suzanne Bacqué, la première ayant renoncé à l'être. Ainsi avec la Comédie-Française, le Musée du Louvre et le Musée Carnavalet, le Musée Lambinet a acquis des œuvres et des objets provenant de la succession de Julia Bartet en 1942. Complété par un legs privé en 1999, les collections conservées au musée comprennent des photographies, dessins, peintures, costumes et autres accessoires de scène, sculptures, peintures et autres objets d'art. La salle 4 du rez-de-chaussée est d'ailleurs une reconstitution de petit salon vert que l'actrice a occupé à Paris au 16 rue du Général-Foy (le trumeau au-dessus de la cheminée est d'origine).

Textes de Anais Laborde, Alice Gamblin et Marion SCHAACK-MILLET
Avec l'aide d'Anne-Marie du BOUCHER
Service des publics du Musée LAMBINET , Versailles



Julia Bartet : Repères biographiques

1854 : Née Jeanne-Julie Regnault le 28 octobre à Paris au 2, rue Croix des Petits-Champs d'un père chef du personnel au Palais de l'Industrie et d'une mère lingère.

1861 : Le 18 novembre, elle assiste avec sa grand-mère, à la création récente d'Alfred de Musset *On ne badine pas avec l'amour*. Sa vocation naît ce soir-là.

1871 : Élève de M^{mes} Provost-Ponsin et Plessis. Entre au conservatoire dans la classe de Régnier de la Brière. Obtient le second accessit de comédie.

1872 : Change de nom pour éviter la confusion avec l'actrice Alice Regnault. Débuts au Théâtre du Vaudeville dans *L'Arlésienne* de Daudet sur une musique de Bizet. Obtient plus de succès dans *L'oncle Sam* de Victorien Sardou.

1873 : Naissance le 3 juillet de son fils Henri Maurice Regnault, de père inconnu.

1879 : Repérée par Émile Perrin, administrateur du Théâtre-Français, elle entre dans la « Maison de Molière » en septembre.

1880 : Nommée sociétaire de la Comédie-Française à l'unanimité, le 24 décembre. Elle y reste 39 ans et y joue près de 300 pièces allant du répertoire classique (Molière, Racine, Marivaux) aux pièces les plus contemporaines (Dumas fils, Hugo, Sardou, Hervieu). Démission de Sarah Bernhardt de la Comédie-Française, remplacée par Julia Bartet dans *Ruy Blas* au pied levé.

1893 : Première de *Bérénice* de Racine, le 21 décembre à la Comédie-Française, pièce qui n'est plus jouée depuis 1844. Julia Bartet n'interprète pas moins de 80 fois le rôle-titre.

1896 : Mort de son fils des suites de maladie, le 26 novembre au domicile de Julia Bartet, 212 rue de Rivoli.

1900 : Incendie de la Comédie-Française. À la réouverture, soirée de gala où le doyen Mounet-Sully secondé par M^{mes} Barreta et Bartet récitent le prologue.

1905 : 28 juillet, première actrice à devenir chevalier de la Légion d'honneur.

1909 : Tourne 3 films sous la direction d'André Calmettes : *Le Retour d'Ulysse*, *Louis XI* et *Le Rival de son père*.

1919 : Quitte la scène le 31 décembre après avoir triomphé dans *L'Hérodienne*, d'Albert du Bois.

1920 : Sociétaire honoraire de la Comédie-Française. Promue officier de la Légion d'honneur le 17 janvier. Prend des cours de peinture avec Antony Troncet et réalise, en 15 ans, plus de 100 toiles (essentiellement des natures mortes).

1941 : Décès le 18 novembre dans son appartement sis, 16 rue du général Foy à Paris où elle a vécu pendant près de 40 ans.

Portrait d'une actrice à la belle époque

Une vocation précoce

Rien ne prédestine Julia Bartet à devenir l'une des plus grande actrices de son époque. Issue d'un milieu modeste, Jeanne-Julie Regnault est la deuxième enfant de Charles-Ferdinand Regnault et Marie-Malvina née Beck. Ils vivent au 2^{ème} étage d'un logement étroit non loin du Louvre. Sa grand-mère, employée au vestiaire de la Comédie-Française est sans doute à l'origine de sa vocation. Sa famille ne l'entend pas ainsi et oblige Julia travaille d'abord comme modiste. Opiniâtre, la jeune femme refuse un mariage arrangé avec un ami de son frère et persiste à vouloir devenir comédienne.

Un physique frêle non dénué de grâce

« Ce n'est pas une beauté, c'est une âme ». Francisque Sarcey

Lorsqu'elle débute, Julia Bartet ne fait pas l'unanimité, tout au moins en ce qui concerne son apparence. Parmi les membres du jury du Conservatoire, d'aucuns la trouvent « trop maigre » tandis que Dumas fils juge ainsi la jeune débutante : « une âme et des jupons ! ». Malgré son aspect frêle, elle séduit par sa fraîcheur, sa présence chaleureuse et son maintien ainsi que ses « superbes yeux noirs ». Le critique Henri de Lapommeraye, présent lors des concours organisés par le Conservatoire la décrit ainsi : « la tête est fine, la tenue est modeste, toute la personne sympathique. M^{lle} Regnault n'a pas 18 ans ! Dans un an, elle prendra une revanche éclatante ». Ses admirateurs, masculins notamment, ne sont pas insensibles au « charme tout puissant de la fragilité », pour reprendre l'expression de Paul Bourget, écrivain et amoureux éconduit. Ses traits et son regard sont souvent loués et les ceintures de l'artiste, conservées au Musée Lambinet, attestent de la finesse de sa taille. Ses contemporains la comparent aux sveltes statuette en terre cuite apparues aux IV^{ème} et III^{ème} siècles av. J.-C. représentant une femme ou un enfant. Un « Tanagra souffrant », c'est ainsi qu'elle est qualifiée par ceux qui la voient dans les rôles classiques (Andromaque, Bérénice, Iphigénie etc.).



Victor DARROUX
Portrait de Julia Bartet 1881
Huile sur carton

Une santé fragile

L'état de santé de l'actrice est fréquemment abordé dans sa correspondance, notamment avec ses amis. Souffrante, elle l'est dès sa jeunesse avant son entrée au Conservatoire. Sujette à des congestions pulmonaires ou autres fièvres thyroïdiennes, elle sera souvent malade mais demeure énergique et ne ménage pas ses forces sur scène. Ses séjours dans le Sud Ouest (Arcachon, Biarritz, Bayonne), à Cannes ou encore Évian lui permettent de se ressourcer et de changer d'air. Avec l'âge, ce sont les rhumatismes et les problèmes cardiaques qui se font ressentir. Sa retraite est d'ailleurs en partie motivée par ses problèmes de santé. Elle confie ceci au Ministre d'Haïti dans une de ses missives : « les égards qu'exige une santé trop fragile ne peuvent à mon avis se concilier avec ce que réclame un art que je n'ai pu servir que passionnément, sans mesure, avant tout ».

Une voix envoûtante

« Il y a de la lumière dans toute votre personne même dans votre voix [...]. » Paul Cambon, lettre à Julia Bartet, 1903.

« Après la jeune fille, la jeune femme ; et après la voix de cristal, la voix d'argent. [...] j'ai dans l'oreille le son de cette voix, et ces notes si douces et si pleines, qui semblent venir du fond mystérieux d'une âme... » Jules Lemaître, 21 octobre 1889.

Outre son maintien et son port de reine, Julia Bartet est dotée d'une voix plus chaude et plus grave que celle de Sarah Bernhardt. Ses contemporains sont sous le charme et qualifient volontiers sa voix de « cristalline », « argentée » voire « argentine » ou encore « d'or ».

Julia, la discrète

« Divine » aux yeux de ses contemporains, Julia Bartet n'en est pas pour autant une diva capricieuse. Étrangère au scandale, elle n'étale pas sa vie privée et élève seule son fils, né de père inconnu. Pour autant, son abondante correspondance et les écrits dans les journaux ou les gazettes nous la peignent comme une femme à la moralité irréprochable. Le public reste sensible à la plastique des comédiennes, qui participent parfois à des concours de beauté et dont on vante le « sex-appeal ». Néanmoins, le regard sur le métier de comédienne change peu à peu, tout comme la société. La chute du Second Empire entraîne en effet la volonté d'un retour à « l'ordre moral ». À un préjugé négatif sur une activité bohème, improductive voire sulfureuse se substitue celle d'un art dont les représentantes ont gagné en respectabilité. Julia Bartet qui ne jouera pas sur le registre de la sensualité est d'ailleurs considérée comme une vraie femme du monde, raffinée et cultivée. Un journaliste venu l'interroger dans sa loge à la Comédie-Française rapporte que les artistes sont souvent des «épouses et des mères [...] des femmes comme les autres ni meilleures, ni pires et voilà tout ».

Tout au contraire de Sarah Bernhardt, qui démissionne de la Comédie-Française avec éclat, on loue la retenue, la modestie et la distinction de sa rivale. Léon Daudet dira qu'« il y a en elle de l'artiste née et de la simple fille des champs ». Il est vrai que l'actrice fuit le bruit, les interviews et le battage publicitaire. Peut-être est-ce là un vestige de son éducation austère, sans véritable amour maternel ? Au lieu de cajoleries, la petite Julia ne cesse d'entendre, durant son enfance, qu'elle est « laide » et qu'elle n'arrivera à rien. C'est sans doute à ce moment-là qu'elle se construit une intériorité silencieuse et solitaire volontiers encline à la mélancolie.

Insensible à la flatterie et ne se montrant nullement orgueilleuse, elle attire, par ses indéniables qualités d'âme, la sympathie de tous. Ses camarades de jeu l'apprécient sans l'envier, ce qui est rare dans la Maison de Molière où les égos et les rivalités sont parfois exacerbés.

Une femme rigoureuse et consciencieuse

De tempérament, Julia Bartet n'en manque pas ! Son courage, sa persévérance et parfois même un peu d'audace l'ont aidé à réaliser son rêve de devenir comédienne. La réussite ne va pas la griser et sa vie durant, sa modestie n'aura d'égale que sa ponctualité légendaire. Assidue, elle arrive la première à la Comédie-Française pour en partir la dernière. C'est une acharnée de travail qui ne s'économise pas, mettant son énergie au service de son art. Si elle est précise et qu'elle ne se présente jamais en répétition sans savoir son rôle à l'avance, Julia évite cependant l'écueil de la monotonie en travaillant à approfondir et renouveler son approche du rôle au fil des représentations. Elle est sur scène comme elle est dans la vie et semble gérer ses revenus avec la même modération. Il n'est pas fait état, à l'inverse de certaines de ses consœurs, d'un goût pour la dépense et le luxe ostentatoire. De l'avis de Sarah Bernhardt, Bartet, qu'elle voit comme une « bourgeoise distinguée », « ce n'est pas une artiste, elle n'a pas de dettes ! ».

Peut-être est-ce à cause de cette tempérance, cet effacement et cette réserve que cette grande comédienne qui faisait l'admiration de tous est tombée dans l'oubli ? Peut-être parce que les vertus qu'on lui prête n'en font pas un être hors norme comme Sarah Bernhardt pour qui Jean Cocteau a inventé le terme de « monstre sacré » ? Julia, elle, n'a rien d'un monstre, elle a simplement été « divinement humaine ».

Généreuse et fidèle

« Elle a toujours placé très haut le culte de l'amitié. [...] Aussi attentive aux petites délicatesses que fidèle aux grands devoirs, elle prodigue à ceux qui ont la bonne fortune de l'approcher les délices de la sécurité sans leur infliger l'ennui. » Albert Dubeux.

Julia Bartet se montre généreuse et chaleureuse avec son entourage et ses amis, comme avec les inconnus qui l'approchent ou lui écrivent. Son tempérament et sa sensibilité la poussent à l'empathie et en font une amie attentionnée, refusant des rôles par des scrupules de camaraderie. Quand Léontine, sa femme de chambre tombe malade, elle n'hésite pas à consulter les plus grands spécialistes et à lui rendre visite au terme d'un long trajet sans se soucier de sa propre santé, chancelante.



Denys PUECH (1854-1942)
Buste de Julia Bartet
Terre cuite et marbre

Première guerre mondiale et engagement patriotique

À l'image de ses contemporains, qui ont les yeux rivés sur « la ligne bleue des Vosges » (Jules Ferry) depuis que la France a perdu l'Alsace-Moselle, Julia Bartet a été marquée par le conflit franco-prussien de 1870. Ainsi, elle a joué au lendemain de la guerre dans la pièce symboliste *La voix d'en haut* du poète Paul Delair mettant en scène deux Alsaciens. Ainsi la comédienne n'en aime pas moins son art que sa patrie et contrairement à d'autres artistes, elle refuse les tournées à Berlin où elle aurait dû se produire en 1910 devant Guillaume II.

Durant la première guerre mondiale, en plus de ses représentations au Théâtre des armées avec la Comédie-Française, elle participe à de nombreuses œuvres de bienfaisance pour les soldats (galas), joue pour les blessés et vient en aide aux artistes dans le besoin. Lors de la fermeture de la Comédie-Française, elle récite des poèmes dans les ambulances de Bayonne et de Biarritz, où elle est bénévole. Les officiers du sous-marin *Andromaque* la désignent comme marraine de leur bateau. On l'acclame dans des œuvres à caractère patriotique telles que *La Lettre à un soldat* de Brieux ou *Les soldats du front sont tous beaux*, un poème de Zamacoïs. Elle transcrit également des poèmes de guerre édités dans un recueil en 1915 par l'Union des arts, qui a constitué un comité composé des artistes de l'Opéra, de la Comédie Française, de l'Opéra comique, de l'Odéon et des principaux théâtres parisiens.

La modestie et le talent récompensés

L'artiste est nommée chevalier de la Légion d'honneur par décret rendu sur la proposition du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts et reçoit sa décoration des mains de Jules Clarétie. Il s'agit de la première femme décorée au titre de comédienne, ses confrères Got et Delaunay ayant reçu la croix en qualité de professeurs au Conservatoire. Le doyen Mounet-Sully la félicite ainsi : « vous êtes, maintenant, une grande artiste, vous êtes une noble, une vaillante artiste, toujours soucieuse de grandeur et de simplicité et [...] vous êtes restée ce que vous étiez déjà : une très charmante camarade ; toujours un peu timide n'est-ce pas ? ». Sarah Bernhardt attendra 1914 pour être récompensée, date à laquelle seules 100 femmes arborent la Légion d'honneur. Outre les honneurs officiels, l'actrice reçoit des témoignages d'affection de simples anonymes : en août 1915, les abonnées de Fémina lancent une souscription pour lui offrir une croix en diamants.

En janvier 1920, alors sociétaire honoraire de la Maison de Molière, elle est promue au grade d'officier de la Légion d'honneur. Un déjeuner est organisé à l'Hôtel Continental réunissant ses amis, ses admirateurs et nombre de personnalités politiques et artistiques. Des poèmes et des discours la célèbrent, dont celui du président Paul Deschanel. Émile Fabre, alors administrateur général de la Comédie-Française, lui rend un vibrant hommage : «votre méthode de composition s'apparente à la méthode de nos maîtres, architectes, peintres ou écrivains. On la retrouverait dans le dessin des jardins ou de la façade du château de Versailles, dans une tragédie de Racine, ou un tableau de Poussin. »

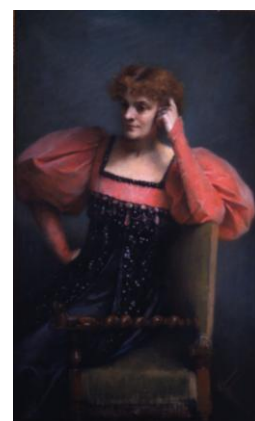


« La Bartet », une légende vivante, une muse pour ses contemporains

En 1920, alors que la grande artiste vient de quitter le Français, A. Joannidès publie un *Relevé des représentations de Julia Bartet à la Comédie-Française 1880-1919* et Albert du Bois lui consacre un *Essai critique*. C'est l'écrivain Albert Dubeux qui fait office de biographe. La somme qu'il lui dédie est préfacée par Maurice Donnay, de l'Académie Française et auteur de plusieurs pièces dans lesquelles Julia a joué. Paru en 1938, l'ouvrage rend hommage tant à l'artiste qu'à la grande dame et reçoit le « prix Montyon » de l'Académie Française, l'année suivante. En 1950, son amie Suzanne Bacqué livre les confidences recueillies auprès de Julia Bartet dans ses *Souvenirs d'une amie*. Avec l'ambassadeur Maurice Paléologue, elle a, à titre de légataire testamentaire universel, fait don de l'important fonds conservé au Musée Lambinet, souhaitant qu'une salle entière soit consacrée à la mémoire de l'actrice.

Après la chute du Second Empire, la diffusion de cartes postales et de portraits photographiques des actrices atteste de leur succès et accroît leur notoriété. Dans un Paris avide de spectacles, le public admire les reines du théâtre, largement « médiatisées », telles Réjane ou Sarah Bernhardt. Cette dernière, soucieuse de forger sa légende, participe à l'émergence du vedettariat en donnant d'elle une vision sublimée par Alfons Mucha. Le théâtre est plébiscité par les parisiens (le nombre de salles passe de 34 à 121 entre 1860 et 1913), tandis que la photographie en plein essor sert à la fois l'art et les stratégies commerciales. Femmes de spectacle et demi-mondaines parisiennes se confient volontiers aux soins d'ateliers de photographie spécialisés dans le portrait de personnalités comme celui des Reutlinger, à qui l'on doit des clichés de Julia Bartet en costume de scène.

Si elle inspire les hommes de lettres, dont Proust qui en fait un des modèles de sa « Berma » (*Du côté de chez Swann*), la comédienne ne fascine pas moins le monde des Beaux-arts. Le sculpteur Barrias, qui après l'avoir vu dans *Antigone*, exécute de mémoire une statue de Bartet en « Tanagra ». Elle entretient de bons rapports avec les artistes tels Gustave Moreau ou encore son ami Pascal Dagnan-Bouveret qui a laissé une sanguine, un dessin, des tableaux et des dessins d'après la création du rôle d'Irène dans *Après-moi* d'Henri Bernstein. L'artiste affectionne particulièrement une toile du peintre qui a figuré au salon de 1894 et qu'elle présente sur un chevalet dans son salon.



Claudie CHAMEROT- VIARDOT (1854 - 1914) *Portrait de Julia Bartet*, Pastel

Elle y montre aussi l'élégant pastel signé Jacques-Émile Blanche portraitiste mondain, (château de Versailles) la représentant dans le rôle de Francillon ainsi qu'un portrait en robe bleue garnie de dentelle blanche à l'aquarelle,

peint par son amie Madeleine Lemaire ; dans son salon : le buste en marbre réalisé par Jules Franceschi visible sur la nature morte *Intérieur de l'appartement de Julia Bartet à Paris, rue du Général Foy* et un portrait par Gustave Courtois de l'artiste dans le rôle d'Adrienne Lecouvreur (exposé par la Société nationale des beaux-arts dans les Palais du Domaine de Bagatelle en 1907 parmi d'autres « portraits de femmes »). En 1885, elle prête ses traits pour camper l'*Allégorie de la comédie* dans un drapé à l'antique qui fait le pendant à l'*Allégorie de la Tragédie* incarnée par Adeline Dudlay ; tandis que la toile d'Aimé Morot (conservée au Musée Carnavalet) nous la montre en buste vêtue de blanc et coiffée d'une couronne de laurier et d'un voile, probablement dans un de ses rôles.

Preuve s'il en était besoin de sa renommée, Julia Bartet apparaît également sous le trait incisif des caricaturistes tel Yves Marevéry, André Rouveyre (*Carcasses Divines, 1906-1907*), Leonetto Capellio (*Le Théâtre de Capiello, 1903*) ou le croquis peu flatteur de Jean Cocteau qui n'est pas sans rappeler les dessins de Toulouse-Lautrec représentant Yvette Guilbert, grande figure du café-concert.

La collectionneuse

Tout comme ses contemporains, Julia Bartet se passionne pour les bibelots rares et exquis qu'elle chine chez les antiquaires. Sa préférence pour les objets du XVIII^e siècle la conduit à collectionner des éventails de nacre et de plumes, des miniatures et des boîtes à mouches, sans oublier un ensemble abondant de porcelaines de Saxe et de biscuits de Sèvres, dont certains sont actuellement conservés au Musée Lambinet.

Elle rassemble également une collection de tableaux peints par ses contemporains : les paysages de Jean-Charles Cazin ou René Billotte côtoient les compositions florales de Madeleine Lemaire, dans un goût somme toute traditionnel. Mais la Divine possède surtout des portraits d'elle, signés par ses amis et admirateurs en guise d'hommage ou d'affection.

Julia Bartet s'intéresse enfin aux autographes d'acteurs et d'auteurs en lien avec le théâtre et plus spécifiquement la Comédie-Française, qu'ils soient de son époque, comme Alexandre Dumas fils, ou antérieurs, comme Beaumarchais, Talma ou encore M^{lle} Duchesnois, dont elle détient un court récit sur ses débuts d'actrice à Versailles.

L'artiste amateur

Lorsqu'elle prend sa retraite en décembre 1919, Julia Bartet décide de se consacrer à la peinture. Encouragée par ses amis Pascal Dagnan-Bouveret et Marcel Baschet, elle fait de rapides progrès sous l'enseignement d'Antony Troncet, peintre de la Société des artistes français. Assidue, elle travaille à son chevalet tous les matins entre 9h30 et midi et peint une centaine de toiles en une quinzaine d'années, avant d'être contrainte d'arrêter par sa santé délicate, en 1938.

Elle ne traite que des sujets féminins et conventionnels dans ses huiles et ses pastels : très sensible à la nature, elle réalise plusieurs bouquets, dont elle aime être entourée en permanence. Parmi ses fleurs préférées se trouve l'ancolie, qu'elle appelle « ces petits conciliabules de colombes » et dont elle fait son emblème.



Julia BARTET
*Intérieur de l'appartement de Julia
Bartet, rue du Général Foy*
Huile sur toile

Elle représente aussi plusieurs pièces de son appartement du 16 rue du Général Foy qui, selon Suzanne Bacqué « se prêtait admirablement à ce rôle d'atelier ». Julia Bartet aime enfin isoler bibelots et autres objets pour les peindre dans des natures mortes ou des compositions classiques et élégantes.

Une exposition-vente de ses travaux a lieu un an après son décès, en 1942, dans son appartement. Présentés dans l'intégralité des pièces où elle a vécu, devant les lieux mêmes qui l'ont inspirée, ils forment comme un ultime retour sur scène de « l'incomparable artiste ».

« Un intérieur qu'elle aime, quelle pare, où elle se plaît... »

Les deux appartements successifs qu'occupe la Divine au n°212 de la rue Rivoli, puis au n°16 de la rue du Général Foy, ont fait l'objet de descriptions minutieuses de la part de ses contemporains, avides d'en livrer les secrets au Tout-Paris.

Tantôt qualifiés de « musée du XVIIIe siècle », tantôt de « Trianon », les appartements de Julia Bartet incarnent son goût pour le « néo-rococo », bien au-delà du bibelot, comme en témoignent les lambris, les meubles et les tentures... Les chroniqueurs signalent aussi la douce atmosphère de ses appartements, comme le reflet de sa discrétion et de sa modestie, en accord avec la devise que lui choisit Ary Renan : *occulta redolens* (doux secrets).

« Sanctuaire exclusivement réservé aux intimes », sa loge à la Comédie-Française est le prolongement de ses appartements : tendue de soie aux couleurs pâles comme au siècle précédent, elle évoque le sage boudoir d'une dame respectable, bien loin des refuges sulfureux des cocottes.

Pièce de repos et lieu de travail, Julia Bartet y répétait et y étudiait ses expressions dans les miroirs dont ses murs étaient couverts, sous le regard bienveillant d'un buste de Molière.



Walter GAY (1856 - 1937)
Petit salon de l'actrice Julia Bartet à Paris, rue du Général Foy
1900-1905
Huile sur toile



Loge de mademoiselle Bartet, Félix Fournery, dessin, in L. Germont, *Loges d'artistes*, Paris, 1889.

Julia Bartet, Versailles et « le monde »

« Une distinction sans pareille, qui fait d'elle le type accompli de la femme du monde »

Versailles : lieu de l'élégance retrouvée

Le 30 mai 1894, Julia Bartet vient animer la « fête littéraire » organisée par Robert de Montesquiou, dans ce pavillon situé au bout de l'avenue de Paris, où « le tout Paris » est invité. Marcel Proust relate, dans un article paru dans *Le Gaulois*, le charme des élégantes, et la poésie de cet après-midi partagé entre le son du piano et les voix de Suzanne Reichenberg, Sarah Bernhardt et Julia Bartet qui disent les poèmes de Verlaine, Marceline Desbordes-Valmore, André Chénier et Montesquiou. La comédienne reste attachée à Versailles et à sa région, notamment afin de venir s'y reposer en été. En 1938 et 1939 elle séjourne par exemple au Trianon Palace, qu'elle apprécie pour son « cadre élégant » et son calme. À la recherche d'un XVIII^e siècle qu'elle fait délicieusement revivre sur scène, elle parcourt ainsi le château et son parc, en compagnie de Monsieur Mauricheau-Beaupré, conservateur, à qui elle promet le « beau pastel de Jacques Emile Blanche où elle est représentée en Francillon ». Elle y retrouve aussi des amis, notamment Georges Laidet-Serraut, professeur au lycée Jules Ferry, admirateur de longue date, collectionneur passionné de photographies et d'articles consacrés à l'actrice.

Une figure de la haute société parisienne

Si Julia Bartet joue dans les salons parisiens les plus courus dans les années 1900, notamment celui de la Comtesse Greffulhe rue d'Astorg, celui des Lemaire rue de Monceau, ou encore lors des Garden Party de l'Élysée, elle entretient une correspondance nourrie avec des personnalités du monde politique et diplomatique qui très souvent voient en leur « chère amie », une parfaite incarnation de la France : Léon Blum, Paul Deschanel, Jules et Paul Cambon (ambassadeurs à Berlin et à Londres) , Marie-Eugène Melchior de Vogüé, constituent des relations fidèles pour la comédienne. Ils favorisent ainsi les tournées de l'artiste auprès des cours étrangères : elle joue devant Alphonse XIII à Madrid en 1903, à Londres en 1903 et 1907 ainsi qu'à Vienne. Dans L'album Mariani, *Figures contemporaines*, édité en 1925, elle est la seule comédienne à être représentée aux côtés du Président Doumergue, de la Reine de Hongrie ou de la Princesse de Grèce.



Louise BRESLAU
Portrait de Gabriel Yturri (1860-1905)
Pastel

Au cœur du milieu littéraire et artistique de la Belle Époque

Le 13 juin 1910, Julia Bartet et Blanche Pierson entrent au comité de lecture de la Comédie-Française, alors que toute sociétaire femme a été exclue jusqu'alors de ce prestigieux comité. Cette « décision révolutionnaire » du ministre Legerot permet ainsi à « la Divine » de lire les manuscrits des nombreux dramaturges qui espèrent voir leurs pièces jouées au Français. Ainsi, elle conseille Pierre Loti, Louis Tiercelin, ou Octave Mirbeau, donnant un avis très franc et précis sur la cohérence des personnages mais aussi sur l'impression générale laissée par le texte. Elle est aussi fort recherchée par les poètes, notamment Jean Richepin, ou Paul Bourget, qui trouvent en elle la voix et l'intelligence capables de transmettre l'émotion.

Enfin, elle partage les soirées intimes de Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, ou même Augusta Holmès. La musique, tout comme la peinture et la sculpture, font partie du quotidien de l'actrice : Gustave Moreau, mais aussi les sculpteurs Louis Ernest Barrias et Paul-Albert Bartholomé lui ouvrent fréquemment leur atelier. Enfin, Julia Bartet continue de soutenir la place des femmes artistes, en se rapprochant de la duchesse d'Uzès, à la tête de « l'Union des femmes peintres et sculpteurs ».

Un modèle d'élégance

Les sociétaires de la Comédie-Française disposent des costumes de maîtres costumiers tels Désiré Chainé ou Charles Bianchini qui travaillent au sein de l'institution uniquement. Cependant, conscientes de leur attraction et de l'image qu'elles véhiculent, elles recourent de plus en plus à des couturiers « du dehors » afin de confectionner leurs « robes de bal, leur toilette de ville, demies toilettes et costumes ordinaires, jupons ou bouquets de corsage » sur les deniers de la Comédie Française, et au désespoir des administrateurs, qui multiplient les règlements à partir de 1881.

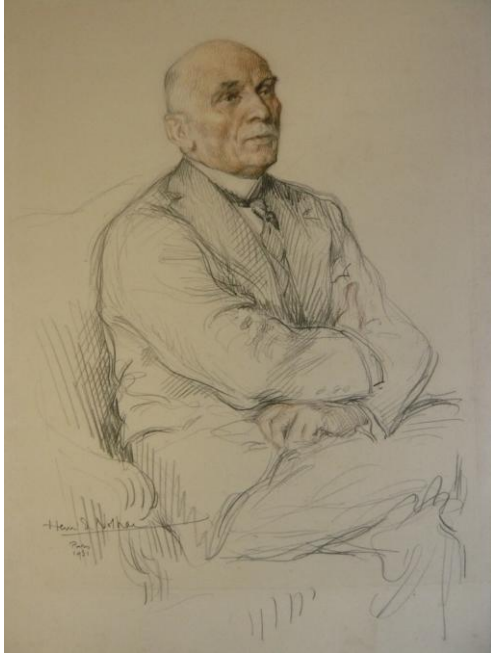
Avec l'installation de la maison Worth, au 5 rue de la Paix, et la découverte du magasin de mode, les comédiennes rivalisent de chic. Julia Bartet porte ainsi les chapeaux de Marguerite Paraf, dont la maison, située 11 rue Royale, prendra l'habitude de faire poser les comédiennes pour ses publicités. Elle compte dans sa garde-robe les escarpins du bottier Hellstern et Sons, installé 23 place Vendôme, et qui après 1900 reste l'un des chausseurs le plus courus en Europe. Les modèles de la maison Kaukazki Magazyn de Varsovie lui ont-ils été envoyés ou bien s'est-elle rendue dans la boutique ?



Julia Bartet à Biarritz

Maurice Paléologue, Henri Régnier, Claude Ferval, « amis très chers »

« Songez, songez que depuis quarante ans j'ai près de moi ce dévouement, cette affection profonde qui n'a jamais changé » confie-t-elle à son amie Suzanne Bacqué en 1932. Issu d'une grande famille liée à la gloire de l'ancienne Byzance, diplomate, (son ultime poste à l'ambassade de Russie lui a permis de jouer un rôle majeur dans la tourmente des années 1914-1917), mais aussi collectionneur et écrivain, Maurice Paléologue semble avoir été très proche de Julia Bartet. Il lui adresse de précieux cadeaux et se trouve chez elle tous les jours à partir de 1939 ; il organise sa fuite jusqu'à Saumur face à l'arrivée de l'armée allemande en 1941 et, en hommage à son amie, lègue lui aussi 88 objets de sa collection au musée Jean Houdon, futur musée Lambinet.



Henri de NOLHAC
Portrait de Maurice Paléologue (1859-1944)
Daté signé, 1931



Henri de NOLHAC
Portrait d'Alphonse XIII (1886-1931)
Sanguine et crayon
Daté signé, 1927

Henri Régnier, son maître au Conservatoire, semble avoir continué de nourrir une affection toute paternelle pour Julia Bartet. Très attentionné, il s'alarme continuellement de sa santé, et multiplie les conseils en direction de son fils. Né en 1873 de père inconnu, Henri Maurice Regnault, ce fils chéri, qui mourra à l'âge de 23 ans alors qu'il commençait une brillante carrière d'officier de marine, fait en effet l'objet de toutes les angoisses d'une mère attentive.

À partir de 1903, Julia Bartet se rapproche de M^{me} de Pierrebourg, (qui écrit sous le nom de Claude Ferval) et de son amant Paul Hervieu. Elles tissent des liens très forts, animés par l'amour du texte mais aussi une condition partagée de femme artiste : « Sentez là ma profonde admiration pour la belle âme d'artiste et la noble femme à laquelle j'envoie ma pensée émue » lui écrit- elle en juillet 1903. Jusqu'en 1939, les deux amies correspondent régulièrement: « Vous me comblez le cœur et l'esprit, vous me faites du bien, le bien suprême de vous aimer et de sentir que je suis un peu chère aussi par tout ce qu'il y a en moi du passé » affirme Claude Ferval en 1937.

Une carrière remarquable

La carrière de Julia Bartet est couronnée par la gloire, mais c'est au prix d'un labeur acharné et de « luttes constantes » que la jeune fille s'imposa. Elève de Régnier de la Brière et de M^{me} Plessy au Conservatoire en 1871, elle en sort en 1872 munie d'un second accessit de comédie. Contrainte de travailler pour subvenir aux besoins de sa famille, elle accepte l'offre du théâtre de Vaudeville plutôt que de continuer au Conservatoire. Remarquée par Victorien Sardou qui la guide et cherche « à faire vibrer une nature qui s'exprimait instinctivement », Julia Bartet intensifie ses efforts malgré la période tourmentée que traverse le Vaudeville. « Il fallut 7 ans de travail et de persévérance pour qu'enfin la Comédie-Française jetât les yeux sur elle et consentit à l'engager. Une fois au théâtre, elle se montra bien résolue à conquérir au plus vite le Sociétariat qu'elle obtint après une année d'efforts. « À partir de ce jour cessèrent les hostilités » note Louis Germont, dans *Loges d'artistes*. Elle excelle quel que soit le répertoire et multiplie les triomphes. Les gazettes rappellent, en 1920, lors de son départ à la retraite, l'importance de certains rôles inoubliables : *Bérénice*, qu'elle exhume en 1893, *Antigone*, joué notamment au théâtre antique d'Orange en 1894, mais aussi *Denise* et *Francillon* d'Alexandre Dumas fils en 1885, ou Thérèse de Mégée dans *le Réveil* de Paul Hervieu en 1902. Le fameux déjeuner organisé à l'Hôtel Continental le 20 janvier 1920, et célébré par le président de la République, rassemble plus de 300 personnes venues rendre hommage à « la Divine » au sommet de la gloire.

Un modèle

En 1910, Félix Galipaux lui recommande, comme l'ont fait beaucoup d'autres, une jeune fille qui se présente au Conservatoire dans *La Psyché* de Molière. Gabriel Fauré, alors directeur, a en effet proposé que Julia Bartet ait sa place au jury du Conservatoire, aux côtés du doyen de la Comédie-Française, Gabriel Mounet-Sully. Elle accomplit cette tâche fastidieuse en plus des cours dispensés aux élèves, des conférences diverses telles « L'étude d'un rôle » le 28 janvier 1901 ou « Causeries sur l'art dramatique ». Pendant sa retraite, elle accueille encore de jeunes débutants admiratifs, comme Jean Martinelli (futur sociétaire de 1930 à 1950) ou Arletty.

L'art de la diction

« J'ai dans l'oreille le son de cette voix, et ces notes si douces et si pleines, qui semblent venir du fond mystérieux d'une âme »

La comédienne est réputée pour les qualités de sa diction, qu'elle met d'abord au service du texte : « C'est par la diction qu'on fait entrer les spectateurs dans l'intimité de l'œuvre représentée ; c'est par la diction surtout qu'on révèle cette œuvre, qu'on l'anime à leurs yeux ». « Eurythmique », elle ne psalmodie pas non plus, et accorde son jeu à l'effet de nuance. « Son jeu et sa diction sont d'une poésie extrême, sans cesser un instant d'être vrais et personnels, et c'est là encore ce qui la singularise et la grandit », déclare Adrien Bernheim. Elle donne d'ailleurs des cours de diction à Ida Rubinstein quand celle-ci arrive à Paris et se rêve actrice plutôt que danseuse.

« L'une est lumière, l'autre est flamme »

On se plaît ainsi à comparer le jeu des deux « Divines » : Julia Bartet toute en harmonie et Sarah Bernhardt toute en démesure. « L'une est charmeresse, l'autre est conquérante. La passion de l'une soupire, sourit et voudrait nous montrer qu'elle pleure, la passion de l'autre crie, grince des dents et étale un visage convulsé tout baigné de larmes. Et celle-ci possède le monde car tout le monde peut la comprendre, et celle-là possède la France car pour la comprendre complètement il faut avoir grandi dans les cours de l'hôtel de Rambouillet » (Albert du Bois). Finalement, c'est plutôt à La Duse, (cette comédienne d'origine italienne qui a

trionphé dans *la Dame aux Camélias*), que Julia Bartet se rattache. Dans l'art de créer une atmosphère, dans l'émotion paroxystique non dénuée de vérité et de mesure, les deux artistes sont fort souvent comparées et s'apprécient mutuellement.

L'art du maintien

« Il semble que ses attitudes et ses gestes s'arrangent naturellement, et se décomposent en une suite de bas relief »

Quand on l'interroge sur le rôle du maintien au théâtre, Julia Bartet répond : « Aucun professeur de maintien ne vous dira ce que vous révélera telle ou telle statue. Allez dans la salle de Phidias et regardez marcher les jeunes filles du Parthénon. En les regardant, dites-vous qu'elles étaient la fleur de l'aristocratie athénienne, (...) et demandez-leur le secret de leur allure si harmonieuse et si décente. De même, si vous avez à jouer un rôle du XVIIe ou du XVIIIe siècle, du Molière, du Marivaux, allez au Louvre, à Versailles, étudiez Rigaud, Largillière Nattier. Ils vous enseigneront tout ce que l'on peut savoir sur la grâce et sur l'élégance. »...

Le grand répertoire :

« Elle a restitué leur véritable visage aux grandes héroïnes de notre littérature dramatique »

Rigoureuse, Julia Bartet œuvre toujours à perfectionner son jeu, et à posséder parfaitement ses rôles. Avec une grande intelligence, elle cherche l'intention première de l'auteur, et dégage les rôles du répertoire de toute interprétation parasite. « Avec quel art M^{me} Bartet a souligné le trouble de cette pauvre âme égarée qui lutte contre elle-même et oscille de la haine à l'amour. Le rôle tout entier est fait de notations savamment graduées, de mouvements fugitifs et cependant précis ; il exige une véritable divination » dit Albert Dubeux au sujet du rôle d'Armande des *Femmes savantes*.

Ainsi, elle redonne à Bérénice tout son charme, là où Rachel a échoué en 1807, en s'attachant à évoquer la modernité du personnage baigné dans « une vision de l'antique » tout en parlant « comme une fille bien née du XVIIe siècle ». En 1920, dans son dernier grand rôle, c'est à une « comédie héroïque » qu'elle participe : *L'Hérodienn*e se veut historiciste et Julia Bartet interprète le rôle de la reine de Judée dans une optique toute différente.

Bartet, « une moderne » taillée pour les créations contemporaines

« Elle ne se contente pas de mener à la victoire les drames modernes [...]. Les succès, les triomphes qu'elle remporte dans ses rôles les plus variés ne lui suffisent pas... Elle fait mieux... Elle considère qu'elle se doit avant tout à la Comédie-Française ». Adrien Bernheim.

Parfois surnommée la « Tragédienne », Julia Bartet est « la Parfaite » selon Victorien Sardou. Elle n'oublie d'ailleurs pas ses débuts et confesse qu'elle doit « presque autant à M. Vacquerie qu'à M. Sardou » puisqu'elle a été nommée sociétaire après son interprétation dans *Jean Baudry*. Francisque Sarcey assure que « M^{lle} Bartet est plus faite pour la nervosité du théâtre contemporain ». Elle entretient de bons rapports avec les auteurs de son temps et inspire des

héroïnes tant aux dramaturges qu'aux poètes. Elle campe avec succès les personnages d'Alexandre Dumas Fils, Émile Augier, Paul Hervieu, Alfred Capus, Jean Richepin, Henri Lavedan... Son secret ? « C'est une des comédiennes les plus souples qu'il y ait au monde. Elle comprend vite et se plie avec une admirable facilité aux exigences que l'auteur dresse. Elle est trop intelligente pour n'être pas docile » (Victorien Sardou). Toujours humble, elle donne également une chance aux jeunes auteurs tels Maurice Donnay ou encore Marie Lenéru pour qui elle joue dans *La Triomphatrice* et qui lui a été recommandée par Léon Blum. Maurice Donnay, auteur de la préface au livre d'Albert Dubeux, écrit à son interprète de *l'Autre danger* : « Ce n'était pas la première fois que par votre sincérité admirable, votre émotion profonde, vous incarniez le personnage même que l'auteur avait rêvé, mais encore qu'à chacune de vos créations, vous ayez reçu bien des louanges ». Ainsi, elle assure le succès des pièces modernes, même celles aux sujets périlleux, comme la religion et la science abordées dans la pièce d'Henri Lavedan *Le Duel*, au moment où la loi de séparation des Églises et de l'État divise la France.

Ses grands rôles

Vivette, *L'Arlésienne* (Alphonse Daudet - Georges Bizet)

Il s'agit de la première création de l'artiste fraîchement recrutée par Léon Carvalho à la tête du Théâtre du Vaudeville. La pièce, répétée sous la direction d'Alphonse Daudet en personne, fait un four et disparaît de l'affiche trois semaines seulement après la première du 30 septembre 1872. C'est un échec pour l'auteur et le musicien, témoins de la réticence puis de la moquerie affichée du public qui parlent et rient de ce qui se joue ; une pièce « à peine pour les enfants », un « navet » dans lequel « il n'y a que des vieilles femmes » selon Villemessant, directeur du *Figaro*. Si les spectateurs d'après-guerre ne goûtent pas ce mélodrame provençal, le critique Francisque Sarcey qui fait autorité se montre élogieux envers la jeune interprète : « M^{lle} Bartet a bien de la grâce et de la sensibilité dans le rôle de la jeune fille qui veut consoler Frédéric de son Arlésienne. Elle touche presque à la poésie ». L'écrivain et poète Paul Arène envoie même un sonnet à la jeune fille, toutefois marquée par cette première désillusion. Elle fera alors sienne la maxime de Guillaume Le Taciturne : « il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ».



Sylvia, *Les jeux de l'amour et du hasard* (Marivaux)

Julia Bartet incarne le rôle pour la première fois le 30 octobre 1891. « Je lis dans les journaux que la Sylvia a été triomphale pour vous chère Julia. J'aurais eu la plus grande surprise s'il en avait été autrement », écrit Henri de Régnier. Dans *le Temps* du 16 juin 1902, le critique Francisque Sarcey vante les qualités de son jeu, ni trop sec (comme Mme Broisat), ni trop moelleux (comme Mme Barretta). « Avec elle, pour la première fois, j'ai pleinement goûté la délicieuse création de Marivaux, une des femmes les plus femmes, les plus originales et les plus vraies de toute notre littérature dramatique ». Il évoque la justesse du ton et des nuances accordées au personnage mais aussi son aspect physique : « Un léger Watteau, une des femmes de *l'Embarquement pour Cythère* ». La photographie la plus répandue de Julia Bartet dans ce rôle est tirée de « la troisième scène » où Julia Bartet a quitté sa robe à larges paniers d'un rose uni « un peu criard » pour ce costume de soubrette. « Il lui avait suffi de

Andromaque, *Andromaque* (Jean Racine)



« M^{me} Bartet s'est emparée du rôle d'Andromaque depuis trois mois environ » dit Émile Faguet dans *Propos de Théâtre* le 7 avril 1902. « Ce n'est pas qu'elle s'y soit imposée du premier coup. À la première représentation, le public hésita. Il vit arriver sur la scène une petite femme en robe et voiles violets, qui était très triste, qui parlait presque bas, d'une voix mélodieuse et brisée à la fois, et qui faisait très peu de gestes. Cela au milieu des hurlements, miaulements, meuglements et barrits, poussés par un certain nombre de personnages divers qui l'entouraient et la persécutaient. (...) Est-ce comme cela que l'on joue la tragédie ? Jamais ça ne s'est vu ! Cependant, elle a tant d'ascendant sur le public qu'on n'osa pas se déclarer contre elle ; on fut seulement étonné. Peu à peu, on en est venu à se dire que c'est précisément comme cela qu'on doit jouer la tragédie, surtout celle de Racine, et un phénomène singulier s'est produit. « C'est une des victoires tranquilles les plus formidables que jamais une artiste ait remportée (...). Voilà tout ce que M^{me} Bartet, statue émouvante de l'élégie éternelle, a su mettre sans effort apparent en toute beauté sereine, en tout art pur, divine, dans ce rôle divin » commente Albert Dubeux

Antigone, *Antigone* (Sophocle)



En novembre 1893, Jean Chaplain écrit à Julia Bartet : « Quelle adorable Antigone vous êtes, Sophocle vous eût embrassée ». « Une Tanagra, cela est vrai, et peut-être n'est ce pas encore assez. Il y a là une chose unique, une chose exceptionnelle, une communication parfaite, absolue, entre le personnage tel qu'il a été conçu par le poète et l'interprète qui le façonne, le développe et lui donne la vie » évoque Adrien Bernheim à son tour. Les critiques parlent surtout de l'adaptation d'*Antigone* pour la scène du théâtre antique d'Orange en 1894. « L'apparition de M^{me} Bartet débitant les strophes d'*Antigone* sous le ciel clair parsemé d'étoiles fut un tableau d'une incomparable grandeur. Quant à la disparition de l'artiste s'en allant à pas lents et se dirigeant l'urne sur l'épaule vers le joli figuier vert c'est une scène de poésie infinie ». Elle confiera elle-même, plus tard : « J'avais redouté que ma voix ne se perdit dans l'immensité et que je fusse obligée de redoubler d'efforts pour retenir le public. Je me suis vite aperçue qu'un peu de volonté et beaucoup d'articulation suffiraient ».

Bérénice, *Bérénice* (Jean Racine)



Julia Bartet décide elle-même la Comédie Française à remettre *Bérénice* sur la scène en l'honneur du 254^e anniversaire de Racine. Les dernières reprises, malgré le concours de Rachel et de Mademoiselle Georges en 1807, se sont heurtées à un échec complet. « Il est constant que *Bérénice* n'a point fait pleurer, mais qu'elle a fait bailler », avait-on dit. « Pour réussir là où d'autres avaient échoué, il fallait non seulement les dons d'une grande artiste mais aussi la sensibilité d'une âme d'élite ». Émile Faguet ajoute « on a voulu donner à Racine le regret d'avoir pas vécu deux cent trente ans plus tard qu'il ne lui est arrivé. On lui a offert *Bérénice* jouée par M^{me} Bartet. [...] On sent bien que ceci est la perfection même, qui n'a jamais été dépassée et qui, très vraisemblablement, n'a pas été atteinte. On ne sait pas imaginer comment quelqu'un pourrait s'y prendre pour être plus touchant et pour mettre dans un vers tout ce qu'il contient avec ce qu'il suggère ».

La pièce évoque l'amour impossible de Titus Empereur de Rome et de Bérénice, Reine de Palestine. « Elle concilia l'inconciliable : c'est uniquement une Reine, c'est uniquement une amante. Fleur d'amour aux couleurs éclatantes, fleur d'orient aux couleurs ardentes, bleu saphir, vert émeraude, incarnat, pourpre, feu, éclat de gemmes, elle apparaît sous la transparence multicolore des voiles de gaze comme une digne fille de Salomé. Et pourtant front lourd de pensées impériales, profil de médaille, œil d'aigle, lèvre qui ne commande jamais plus impérieusement que quand elle sourit ».

Au fil des 80 représentations, le costume évolue, et Julia Bartet insiste également pour « ajouter à sa coiffure une tiare d'un caractère semi-oriental ». Les photographies la montrent successivement en 1894, avec la ceinture de scène et le collier présentés dans notre vitrine, vêtue du costume que son ami Gustave Moreau a dessiné pour cette occasion, puis en 1910, sous des voiles orientaux. En 1899, René Lalique dessine le diadème de scène en métal repoussé, argent, ivoire et émail aux motifs de palmettes, de feuilles d'acanthes et de plumes de paon, surmontés de camées et de figures égyptiennes. La tiare du costume originel est alors remplacée par une coiffe dans l'esprit du temps, marqué par l'Art Nouveau.

M^{me} de Valleroy, *Le marquis de Priola* (Henri Lavedan)

Après un triomphe sous les voiles d'Andromaque, l'actrice vêtue des toilettes de la Maison Doucet crée le 7 février 1902, aux côtés de Charles Le Bargy dans le rôle-titre, *Le marquis de Priola*. Face à ce Don Juan moderne, elle joue une coquette audacieuse et ingénue sans cesser d'être une femme « comme il faut » tandis qu'à l'acte 2 elle passe en revue avec le marquis des almanachs du XVIIIe siècle et s'exclame « Bigre ! ». Le dramaturge Abel Hermant écrit un peu plus tard : « aucun des élus qui eurent le privilège d'assister à la première n'a oublié, je le gage, comme en le disant, elle disait tout ce qui ne peut pas être dit. Elle suggérait à la vue même ce qu'il est convenu qu'on ne doit pas regarder. Les femmes du monde, les abonnées, qui, à cette époque avaient encore des éventails, lui savaient un gré infini de ne pas les obliger à se cacher derrière. Elles étaient bien aises de pouvoir, grâce à ce *bigre !* significatif mais décent, remplacer la rougeur de commande, qui ne s'obtient pas toujours au commandement, par un petit rire incertain et scandalisé. »



Adrienne Lecouvreur, *Adrienne Lecouvreur* (Eugène Scribe)

Eugène Scribe est l'un des auteurs les plus joués et les plus appréciés au XIXe siècle, tant en France qu'à l'étranger. Il s'adapte au public bourgeois, qui aime les sujets historiques, et leur offre des pièces dont le ressort dramatique est implacable. *Adrienne Lecouvreur* culmine dans ce genre à la Comédie-Française, alors que Scribe s'est diversifié avec la comédie et le répertoire lyrique. En 1889, lorsque Julia Bartet reprend le rôle, on insiste surtout sur les costumes et sur « les falbalas pompeux » du personnage. L'auteur, décédé depuis une vingtaine d'année, ne jouit plus de la réputation qui l'auréolait au milieu du siècle. En critiquant la fortune gagnée avec sa plume, et l'aide de ses nombreux collaborateurs, on sous-entend injustement une médiocrité du style.



Marguerite d'Écosse, *Alain Chartier* (Raymond de Borelli)



Alain Chartier, représentée le 20 mai 1889, est une pièce atypique dans le répertoire de la comédienne, ne serait-ce que parce que le vicomte de Borelli n'est pas un auteur attiré de la Comédie-Française. À la fois écrivain et soldat, qui s'est vaillamment battu comme officier de la Légion étrangère, il a l'estime de Dumas fils. Le personnage éponyme incarné par Mounet-Sully, qui sacrifie sa barbe pour les besoins du rôle, a tout du grand érudit du XVe siècle aux talents de poète, orateur, diplomate... Une légende, sans fondement historique, rapporte que Marguerite d'Écosse, promise au futur Louis XI, a profité de son sommeil pour donner un baiser au vieux poète. Si l'action de la pièce est ténue, le texte n'est pas sans lyrisme. Selon Albert Dubeux : « M^{lle} Bartet, [...] prête à Marguerite d'Écosse le caractère saisissant de ces enluminures qu'on voit aux marges des vieux missels, elle tempère de sa grâce leur sècheresse archaïque ; reine et femme, héroïque et spirituelle, poétique et vraie, toujours très haute, elle a de cette noblesse du cœur et de l'allure dont l'idéal, flottant dans les aspirations de toutes les époques ne s'est fixé que dans quelques rares modèles ».

M^{me} de Tryas, *Chamillac* (Octave Feuillet)



Le 9 avril 1886, est donnée au Théâtre-Français la première représentation de *Chamillac*, une œuvre émouvante où l'amour réhabilite un homme qu'une erreur de jeunesse a écarté du droit chemin. Julia Bartet et Coquelin aîné rencontrent un vif succès. Louis Ganderax analyse ainsi le succès de la pièce dans la *Revue des deux mondes*, le 14 avril 1886 : « Les applaudissements éclatent. Les acteurs en doivent-ils prendre leur part ? Oui, sans doute, M^{lle} Bartet, dans le personnage de M^{me} de Tryas, est exquise, avec plus d'onction peut-être et plus de grâce que jamais. » Néanmoins ce triomphe doit aussi à son auteur : « quel que soit le mérite des interprètes, le public se réjouit de cette pièce comme d'une intéressante occasion d'honorer l'auteur, et c'est justice. » Un avis que ne partage pas Émile Morlot dans la *Revue d'art dramatique* : « Si la pièce n'a pas eu un grand succès, c'est qu'une interprétation admirable ne peut pas sauver une œuvre qui n'est pas bonne en elle-même » ; il ajoute : « M^{lle} Bartet, dans le rôle de M^{me} de Tryas a été charmante, comme toujours ». La pièce n'en est pas moins jouée 74 fois entre 1886 et 1889.

Une fortune critique unanime

Les journaux de l'époque *Le Temps*, *l'Illustration*, *Comedia illustrée*, *La Rampe*, ou encore *la Quinzaine théâtrale*, pour ne citer qu'eux, se font l'écho des représentations données à la Comédie-Française. Le jeu de Julia Bartet est constamment loué. Seuls les Goncourt, qui vont la voir en 1882 dans *Le Roi s'amuse*, font une remarque un peu acerbe : « nous voilà au cinquième acte, [...] où la petite Bartet, à la porte de la mesure de Saltabail a l'air du petit Chaperon rouge ». Pour autant, « La Divine » n'a pas usurpé son qualificatif et les critiques, comme le public, le lui ont bien rendu. Ses adieux à la scène en sont la preuve ; les témoignages de gratitude se multiplient et de simples anonymes, lycéens ou admirateurs de la première heure, lui écrivent de touchantes lettres. Un jeune homme lui confie : « Il y a 10 ans, Bartet, que je vous suis fidèle et pieux, comme un dévot fervent. Ma mère m'a enseigné la bonté ; c'est vous qui m'avez enseigné la beauté. Vous est-il si doux de savoir quelle fut la force de votre art à l'heure où vous le quittez, heure douloureuse pour vous qui l'aimez, pour nous qui vous aimons ».

La postérité

« Comme nous voudrions retrouver les émotions que nous donnèrent un Mounet-Sully, une Bartet ! Hélas ce n'est pas cela, ce ne sera plus jamais cela » Albert Dubeux

Alors que cela fait 12 ans qu'elle s'est retirée, la Maison Pathé (alors « La voix de son maître ») demande à l'artiste de se joindre aux artistes de la Comédie Française pour enregistrer des extraits de pièces sur disque. Elle hésite et tombe malade peu après l'enregistrement. Néanmoins, en 1932 et 1934, sa voix est gravée dans la cire, si bien qu'aujourd'hui encore on peut l'entendre dans l'acte 3 d'Andromaque avec Jeanne Sully et l'acte 2 de Bérénice. En 1939, malgré sa fatigue, elle donne la réplique à Maurice Donnau dans la scène des adieux de Titus et de Bérénice, projet qui lui tient à cœur bien que le résultat à l'écoute ne la satisfasse pas entièrement. Entre autres précieux vestiges qui nous sont parvenus, voici quelques images de l'actrice dans l'un des trois films réalisés par André Calmettes vers 1908 *Le Retour d'Ulysse* avec notamment Mounet-Sully. Sur sollicitation des sociétaires de la Comédie-Française, la société Le Film d'Art est créée pour produire des scènes historiques, mythologiques ou théâtrales filmées afin d'élargir le public du cinéma aux amateurs de théâtre et d'opéra et de faire du cinéma un « éducateur du peuple ».

Divine à jamais

En tirant sa révérence, la Divine écrit ceci aux abonnées de *Fémina* : « Demeurer dans vos pensées et peut-être un peu dans votre cœur, si Bérénice a su vous émouvoir, ce n'est pas en vérité partir tout à fait et cet espoir me rend doux mes adieux à la scène ».

Julia Bartet, tout au contraire de la grande Sarah, n'a pas œuvré au mythe de sa propre gloire. Il faut, pour percer le mystère de cette femme effacée et discrète, s'en tenir à la parole de ceux qui l'ont vue dans l'éclat des feux de la rampe :

« N'ayant moissonné que de la gloire, elle ne laisse que des regrets. Celle qui fut dite « la divine » est surtout très intelligente ce qui n'est pas précisément le propre des dieux que l'homme fait à sa dérisoire image et que la sagesse participe de ses vertus. » Georges Pioch

« En tous les domaines, elle saisissait l'âme des êtres et des choses, touchant droit au point le plus pathétiquement humain de qui l'entendait, la voyait. [...] Tant que l'art sera le cri de l'âme qui appelle la grâce à son secours, tant qu'il usera des ressources de l'esprit pour faire tolérer le destin, des artistes comme Bartet resteront la noblesse du monde, divinisant l'Espèce, grisant les foules de cet héroïsme intérieur qui crée un lien entre les êtres et leur font oublier leur tragique isolement ». Émile Fabre

Références bibliographiques générales :

Suzanne Bacqué, Julia Bartet, mon amie, Editions théâtrales, 1950

Germont, Loges d'artistes

Albert du Bois, Julia Bartet, essai critique, Paris 1920

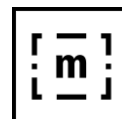
Albert Dubeux, Julia Bartet, Paris Plon 1935

Sources manuscrites, au département des manuscrits et des arts et du spectacle de la Bibliothèque nationale de France (Mn 111, Mn 742/744, fonds Guillot de Saix, fonds Rondel, fonds Rouché, dossier d'artiste Bartet à l'Opéra, coupures de presse)

Le musée Lambinet remercie l'aide précieuse de Messieurs Pierre - Emmanuel BIOT et Frédéric THOMET à la Bibliothèque municipale de Versailles, ainsi que Madame Corinne HUBERT aux archives municipales de Versailles.



Musée Lambinet
VERSAILLES



Exposition du 21 mai au 17 juillet 2016

Tous les jours de 14h à 18h sauf le vendredi

Entrée libre

Musee.lambinet@versailles.fr

www.culture-lambinet.versailles.fr